

{*Hello world* est, la plupart du temps, le premier contact qu'ont les apprentis programmeurs avec un langage de programmation, lequel affiche tout simplement le texte «*Hello world*».}

L'idée d'écrire ce texte m'est venue suite à un séjour passé dans les Laurentides, ou d'un retour à Montréal, je ne saurais dire puisque j'ai pris l'habitude au fil des ans de faire la transition entre les deux lieux. Partir du nord, aussi relatif puisse-t-il être à sa seule heure et demie de la grande ville, c'est faire un retour vers le monde tel qu'il est, rejoindre ceux de mon espèce dans l'espace où les sapiens pullulent au mètre carré, espace autrement occupé par les bataillons de frappe-à-bords qui attendent patiemment pour emprunter quelques gouttes de sang à notre insu.

Cette journée-là, j'étais frappé par l'avance printanière qu'avait la ville sur la campagne : qu'importe l'odeur typique d'égouts venant embaumer l'air environnant, année après année, ça me fait toujours le même effet. En fait, c'est un sentiment de renouveau, comme si par un inconscient mimétisme je me voyais passer à une autre étape en même temps ces érables argentés. Semblerait-il que je ne sois pas le seul, à voir tous ces gens profitant de cette bouffée de chaleur hors norme pour un mois de mai (normes, vous dites?), allongés sur les premiers brins d'herbes timidement sortis de leur repos hivernal, arrivant

à peine à cacher les cochonneries jonchant le sol. À l'instar des forêts laurentiennes, il est surprenant de voir cette petite jungle urbaine alors qu'elle pullule de vie, si ce n'est que de ses gros écureuils gris effrontés ou de ses ouragans perpétuels provenant de la rue D'Iberville qui scinde le parc en deux. Mis à part ces quelques fantômes futiles, qui ont sens pour certains moineaux de mon espèce, c'est à ces drôles d'autruches en état d'hébétude que je m'intéressais. D'hébétude? Non, sûrement pas : c'est qu'en transe sur leur banc de parc, en action dans leur partie de pétanque ou cherchant du regard un potentiel contact avec autrui, au moyen de leur animal de compagnie, ils se plongent dans un état de contemplation. Le lieu devient ici un non-lieu, comme l'ont subtilement théorisé Michel de Certeau et par la suite Marc Augé ; comme si la simple présence de ces quelques feuillus rabougris par des émondages successifs était susceptible de ramener ces individus à eux-mêmes, en dehors de ce temps contrôlé qu'inflige le train quotidien. C'est à un «art de faire», pour utiliser l'expression de l'historien précédemment cité, que s'adonnent ces gens : un art d'une finesse incalculable dont la seule façon d'en rendre compte serait celle du récit, récit d'une vie dont les subtilités internes sauraient faire oublier le projet aux plus ambitieux d'entre-nous qui ne savent se limiter à quelques idées-grandeur dont l'omniscience réduirait cet état à une simple hébétude.

Prenant le chemin de retour, j'arrête au dépanneur acheter quelques bières, histoire de m'aider à passer au travers cette humidité collante : qu'on soit de la campagne ou non, un bonne

blonde froide, ça replace les esprits (ou pas). Entrant chez moi, je retrouve l'accumulation suffocante d'une journée qui a laissé ses marques, un petit cinq et demi dont les fenêtres sont fermées depuis plus d'une semaine, c'est à se demander d'où peut bien sortir une telle odeur. Étrangement, celle-ci se dissipe après quelques minutes, fruit d'une habitude olfactive? Je ne saurais dire. Enfin, c'est devant mon ordinateur que je débouche ma première bière et sans m'en attendre, retourne dans cet état d'hébétude à laquelle je m'étais prise dans le parc, avec plusieurs dizaines de personnes, plongés dans notre relative solitude. C'est qu'en retournant sur mon ordinateur, mais plus encore, sur la grande toile, j'ai l'impression de revenir chez moi, de revoir ce paysage, ce «chez moi». Le mot de passe que j'entre dans ces diverses boîtes est en fait la clé qui ouvre une porte sur mon domicile et me permet de retourner à mes petites affaires. Si ce n'était que ça...C'est aussi un lieu social où, en passant au statut «en ligne», je rejoins mon monde, je m'informe, je me sent vivre et participer à ce que l'on pourrait appeler la communauté (ou à plus grande échelle, la société).

Comble de malheur, cette relative solitude? Cette solitude parmi tant d'autres qui viennent se compléter sur le net, ou au sein même de différents lieux communs : ensemble, mais tout en gardant des frontières imperméables pour laisser culminer nul autre que notre individualité. Non, je crois plutôt qu'il ne s'agit que d'une normalité qui m'est retombée, une fois parmi tant d'autres, en pleine face : plutôt le comble d'une vision romantique alimentée par les diverses fictions de ce monde, qui

nous emmènent souvent sur un terrain critique. Autant de critiques portées à cette modernité, à ce nouvel état des choses, faisant référence à un autrefois mythique qui se veut moins individualiste. Les générations qui nous précèdent dire : « nous on était pas pluggés devant la télé ou les jeux vidéo, on jouait dehors, on faisait du bicycle! » Toutefois, à discuter avec ces gens, ces sages qui nous ont vu passer à un nouveau paradigme, on se rend compte qu'il s'agit plutôt de l'évolution d'une normalité, moins que d'une rupture intrinsèque des générations. En fait, nos valeurs et besoins ne changeront jamais, mais les moyens pour y subvenir, eux, ne sauront plus les mêmes d'ici une ou quelques générations et cela, il faut s'y faire.

C'est à ce constat que j'appose l'expression *Hello world* : ces deux mots anglais, dans leur simplicité, étaient énonciateurs d'une ouverture sur le monde, de démontrer l'étendue du code de programmation à l'aide d'une commande aussi simple que banale. La technologie permettait une vue nouvelle sur monde, mais l'usage a voulu qu'elle devienne plus que ça. Qu'elle devienne, du moins chez certains Occidentaux de mon espèce, la vision du monde en elle-même.

En terminant sur une citation aussi éloquente que belle : « Il n'est pas de distance entre deux humains qui ne saurait être parcourue, à la vitesse de la lumière, par raccourcis poétiques, chemins de travers et non pas de traverse. Trêve de géométrie, de programmes, de calcul et d'analyse. Deux êtres qui se

touchent, c'est touchant. Une frontière n'est jamais une frontière quand elle peut être franchie avec joie. Nous sommes des passeurs, alors passons à autre chose. » (Serge Bouchard, *C'était au temps des mammouths laineux*, p. 109)

Yann Pineault - Mai 2012